

Jean-François Manier

Leur secret

*Nouvelle écrite à partir
des gravures de Pablo Flaiszman
exposées à l'Arbre vagabond
pendant l'automne 2019*

2019

Avant-propos

Bien souvent lorsque l'on trouve rapprochés du texte et des images, c'est le texte qui est premier et les images viennent a posteriori pour accompagner, pour illustrer le propos.

Pablo Flaiszman, graveur, s'est toujours refusé à cette démarche d'illustration. Il a accepté cependant que je me risque à l'entreprise inverse qui a consisté pour moi à écrire une nouvelle à partir de ses gravures. À travailler *après lui*, donc.

J'ai ainsi choisi une trentaine d'œuvres parmi les quarante que compte son exposition à l'Arbre vagabond : «Saisissement de l'intime». Je leur ai donné un ordre qui allait fixer le déroulement narratif du futur récit. Il va sans dire que quiconque s'amuserait à tenter la même expérience choisirait bien sûr un ordre différent, et son texte prendrait dès lors une toute autre direction.

L'écriture de *Leur secret* fut une vraie joie, et ma gratitude va à Pablo Flaiszman qui saura trouver dans cette aventure singulière la marque de ma très grande estime. Enfin, mes remerciements vont à Moussia et Jean-Marie Barnaud, Jean-Claude Dubois et Marc Leymarios qui m'ont accompagné avec attention dans la phase finale de ce travail.

Jean-François Manier

L'Arbre vagabond, novembre 2019

À Pablo F.



Emilio ne prit pas le temps de se déshabiller en rentrant chez lui. Il monta l'escalier, la casquette sur la tête, les mains enfoncées dans les poches de sa veste en toile. Il était las et sa démarche pesante. Son regard, comme posé devant lui, semblait fixer un point sur le sol, sur les marches, toujours un peu plus loin, inaccessible.



La porte de son atelier était restée ouverte et sur la table traînaient quelques dessins, des ébauches, des croquis à peine esquissés. Emilio peignait ; et il avait connu, il y a plusieurs années, son heure de gloire quand le propriétaire d'une galerie réputée de Buenos Aires, spécialisée dans l'art naïf, avait un jour découvert ses tableaux par hasard au marché de la place Santa Cruz, et l'avait invité à exposer chez lui. Il lui avait même payé l'avion pour le jour du vernissage. Emilio avait donc pris l'avion pour la première fois de sa vie. La dernière aussi, tant il avait souffert de sentir toute cette masse d'air sous lui, un vertige incommensurable, et ce mal-être n'avait cessé que longtemps après l'atterrissage. L'exposition avait bien marché. Emilio avait pu acheter des cadeaux pour ses proches et garder quelques billets de mille. Il avait pris lui-même un ticket pour revenir chez lui, à Mendoza. En bus.

Après ce début en fanfare, la situation s'était durcie et Emilio ne vendait plus grand-chose aujourd'hui. La crise avait aussi fragilisé le marché de l'art, et la galerie de Buenos Aires avait finalement dû fermer, après bien des tentatives pour résister au marasme général.

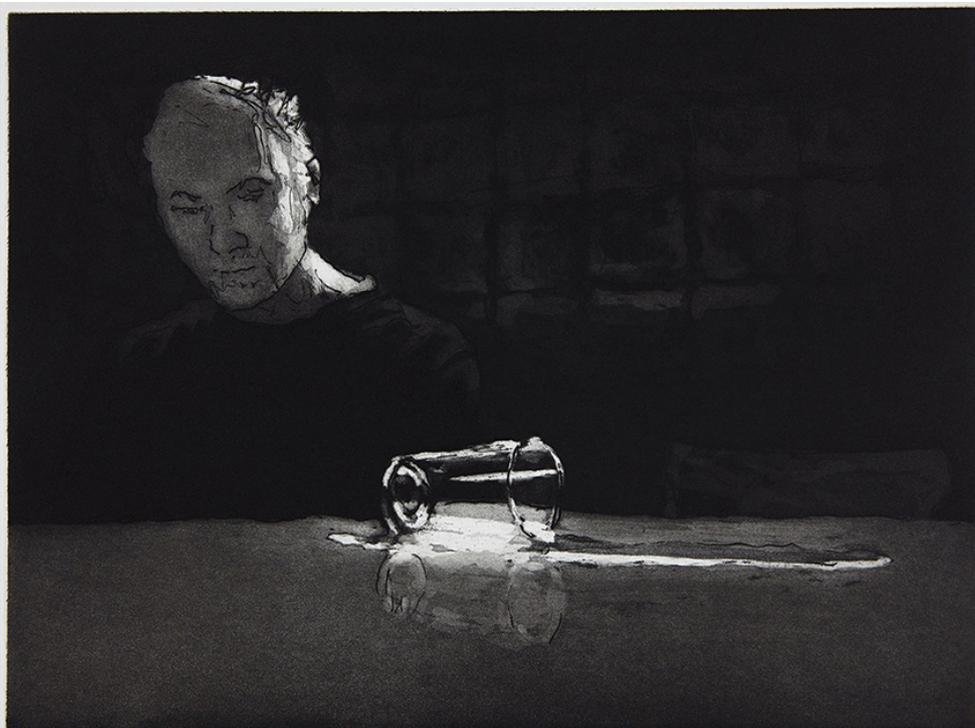


Emilio avait continué à travailler pourtant, même sans rien vendre. Puis le découragement l'avait lentement envahi et il n'avait plus guère trouvé le goût d'aller au bout d'une toile. Il se contentait d'ébauches, de dessins à peine finis qu'il reprenait de moins en moins souvent. Il ne voulait pas perdre la main pourtant, et le dessin entretenait cette petite flamme du désir de créer. Mais il sentait que tout cela devenait fragile et il se décourageait vite devant la moindre difficulté.

Il s'était peu à peu retranché au premier étage de la maison, juste au-dessus de la cuisine, dans ce que tout le monde appelait son « atelier ». Il y passait de longues heures au milieu de toiles anciennes, ou d'autres, plus récentes, souvent inachevées, avec pour tout mobilier une chaise ou deux, une table, un lit et une table de chevet. Sa femme, Clara, avait fini par accepter cette semi-retraite.

Ils se retrouvaient pour manger, dans la cuisine au rez-de-chaussée, mais très vite Emilio remontait dans son atelier, dans ce petit univers clos et privé que chacun dans la maison respectait scrupuleusement, à commencer par Elisa, sa fille, qui, à douze ans, imaginait ce lieu comme celui de toutes les merveilles, de tous les mystères. Elle avait en partie raison, Elisa, tant cet atelier contenait de souvenirs, de désirs de toiles, d'histoires d'images, de cadres posés souvent là, à même le sol, abandonnés au hasard des déplacements successifs, échoués, et l'on eût dit que la poussière les gagnait, lentement, telle une douce marée montante, tendre et impitoyable. Emilio ne regardait plus guère ses travaux anciens. À peine poussait-il parfois sa chaise pour observer un tableau sous une meilleure lumière, esquissant aussitôt une moue amère ou, plus rarement, un très vague sourire, si la toile lui semblait

encore tenir le coup. En fait, Emilio se sentait lâché par lui-même. Il pressentait qu'un rien maintenant pouvait le faire sombrer. Il goûtait de plus en plus ce sentiment de léger abandon, cet appétit pour rien, cette tranquillité enivrante du renoncement.



Comme si quelque chose avait basculé dans sa vie.

Un verre qui aurait été plein, et, à la suite d'on ne sait quelle machination, ou d'une série de mauvais hasards que rien ne semblait lier, avait fini par verser et s'était répandu devant lui. Il n'avait jamais aimé cette histoire de verre à moitié plein ou à moitié vide, ça ne voulait rien dire pour lui. La vie, pendant des années, avait été telle un grand verre de lait tiède et délicieusement sucré à ses lèvres : la rencontre avec Clara, la découverte du plaisir de leurs corps mêlés, ses premiers succès de peintre, l'arrivée de leur fille. Du lait sucré, oui. Et puis, tout s'était insensiblement grippé, effrité, et avait fini par basculer. Il ne restait plus grand-chose aujourd'hui au fond du verre.



Il en était là de sa rêverie mélancolique lorsque du bruit en dessous lui rappela qu'on était mercredi et que c'était le jour où les femmes du quartier, toutes des voisines, se retrouvaient chez eux pour déjeuner. Elles venaient manger en vitesse, une fois par semaine, pendant la pause, chacune apportait de quoi grignoter et Clara faisait le café pour tout le monde. Ensuite, elles se dépêchaient de retourner au travail. Clara, elle, avait un peu plus de temps : elle ne travaillait pas à l'usine, elle était institutrice en maternelle, à l'école San Juan, à deux pas. Elle ne reprenait qu'à 13h30. Elle avait donc le temps de débarrasser la table de la cuisine, de passer l'éponge. Et même de faire un saut dans sa chambre pour se donner un coup de peigne, avant de filer à l'école.

Depuis que la menace de fermeture de la grosse usine de confection qui faisait travailler quasi toutes les femmes dans le quartier s'était précisée, elles se voyaient surtout pour partager leurs inquiétudes, vider leur sac et se faire du chaud ensemble. Personne n'osait clairement évoquer l'hypothèse d'un licenciement collectif, c'était pourtant dans l'air, ça flottait depuis des semaines et ça plombait l'atmosphère.

Emilio avait promis à Clara qu'il descendrait manger avec elles toutes, ce qu'il fit. Elles parlaient fort et beaucoup. De son atelier, Emilio, les entendait déjà confusément, surtout la voix de certaines, claire, forte, presque criarde. Dans l'escalier, ce brouhaha se précisa. Il entra dans la cuisine et elles le saluèrent :

– Hola, Emilio !

En retour, il lança à la ronde un

– Bonjour !

adressé à personne en particulier. Il s’assit au bout de

la table, tandis que les conversations avaient déjà repris.

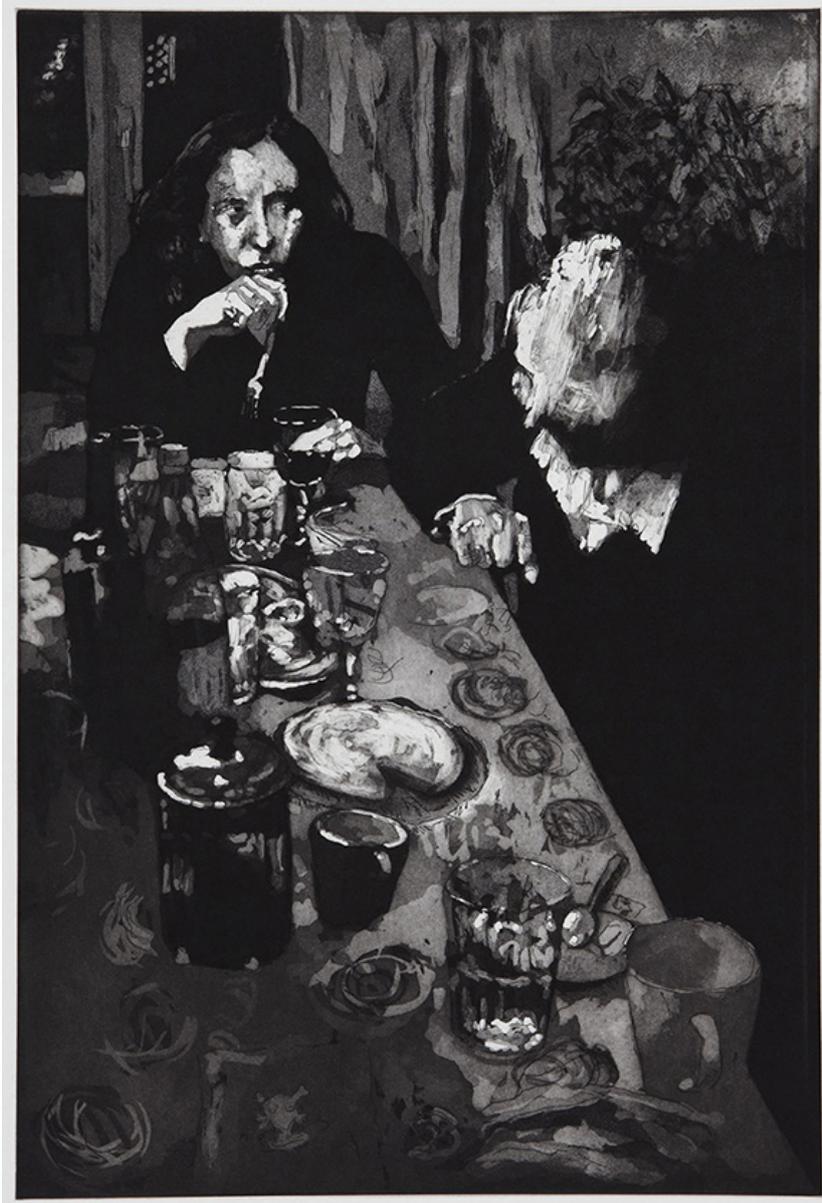
« Conversation » est bien exagéré parce qu’en fait personne

n’écoutait grand monde. Mais c’était rapide, bruyant,

vivant. Chacune avait apporté un peu de quoi manger :

des fruits, un reste de haricots, un morceau de fromage,

des galettes. Emilio pouvait se servir.



C'est dans cette confusion que l'une d'elles, parlant soudain plus fort que les autres, prit la parole et lança :

– Écoutez les filles, faut qu'on se prépare au pire.

Il se peut qu'on se retrouve toutes au chômage bientôt, on le sait, et on ne pourra même pas faire confiance aux syndicats pour nous défendre.

– Oh, ça c'est sûr, c'est pas ce gros lourdaud d'Antonio de la Fédé qui nous aidera.

– Oh, ben oui, lui sûrement pas ... à part essayer de nous mater quand on va se doucher le soir avant de filer à la maison. Tu parles d'un syndicaliste !

Des rires fusèrent.

– Bah ! ils sont tous pareils...

Là, c'en fut trop. Emilio, lentement, se leva. Il n'avait mangé que des fruits, mais cela suffisait : il avait terminé.





Il se leva, sans un bruit, s'approcha du lavabo et se rinça les mains. Il s'apprêtait à quitter la pièce quand une des femmes – celle qui avait parlé du syndicaliste – lui lança :

– Hé, c'est pas pour toi qu'on disait ça, hein, Emilio, t'as capté, ou quoi ?

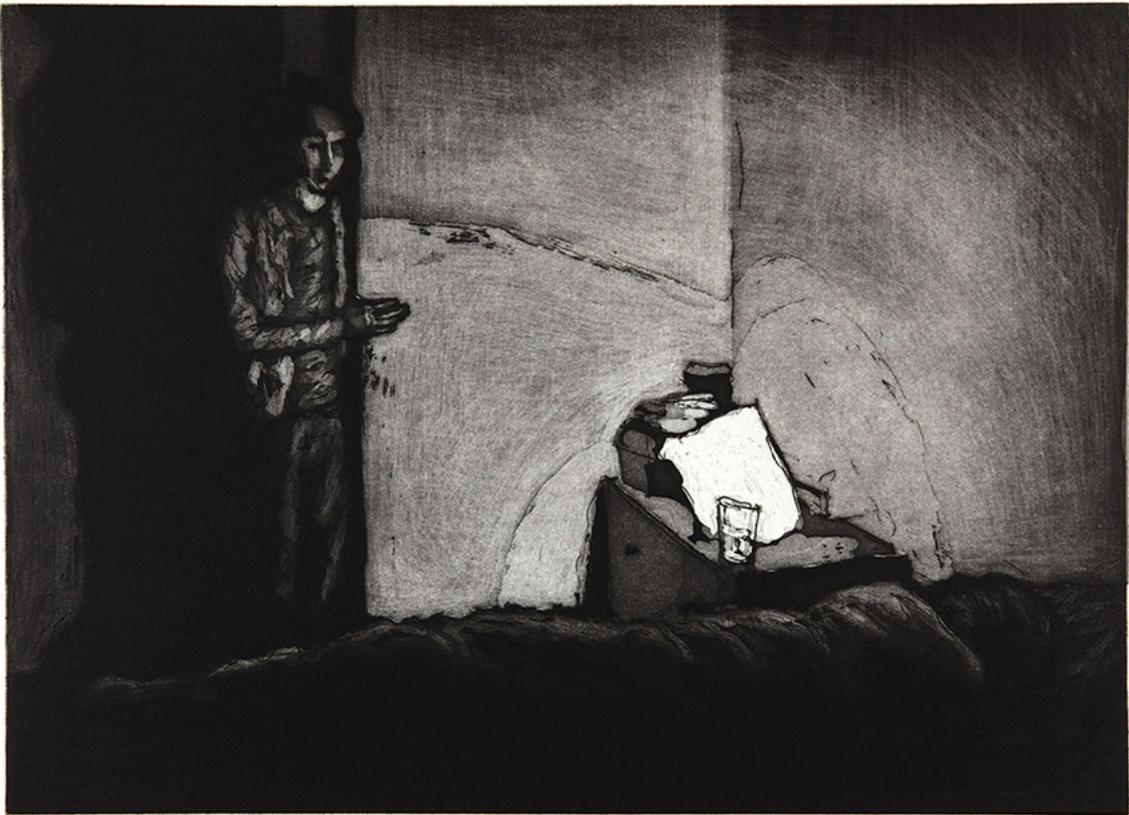
Emilio était déjà dans l'entrée et il commençait à monter l'escalier.

– Mais qu'est-ce qu'il a, ton homme ? Ça va pas ?

– Non, ça va pas, pas vraiment. Ça lui arrive, parfois.

Faut le laisser. Il redescend, il finit toujours par redescendre. Il monte se réfugier dans son atelier, ça dure un peu, et puis il finit toujours par redescendre.

Mais elle sentit que cette fois-ci, c'était moins sûr.



Arrivé sur le palier, Emilio poussa la porte de son atelier et resta un moment immobile sur le seuil. Sur sa table de nuit, bien en évidence, un des derniers portraits d'Elisa semblait l'attendre. Il l'avait posé là, des semaines auparavant, et depuis tout était resté en place. Emilio aimait l'idée de le voir au réveil de la sieste, juste en tournant la tête. C'était un portrait de profil de sa fille en train de lire. Il avait su rendre quelque chose de son intériorité, comme un rêve rendu palpable, un mystère que sa révélation au grand jour n'aurait pas épuisé. C'était un bon portrait d'Elisa lisant *Alice au pays des merveilles*. Elle avait toujours aimé ce livre, et toute petite s'y plongeait déjà avec délectation, pendant des heures. Pour son entrée en sixième, son père lui en avait offert une traduction intégrale, dans une belle édition illustrée. Elle l'avait lue et relue et c'était ce livre-là, justement, qu'elle lisait sur le portrait. Ça avait été agréable de la dessiner ainsi, car elle était restée de longs moments sans bouger, tout absorbée, remuant à peine les lèvres ou rêvant sur les images.



Emilio se sentit fatigué. Il s'approcha de la fenêtre pour fermer un peu les persiennes, s'allongea et s'endormit aussitôt. La sieste ne fut pas très longue, juste assez pour qu'il sombre profondément et se mette à rêver. Au réveil, il ne restait pas grand-chose de ce rêve d'après-midi, embrouillé comme il se doit : une histoire d'usine, de grève, de chat et de jeu de cartes. De pots de fleurs qu'il fallait bouger, aussi.



Emilio se sentait mieux. Cette sieste lui avait rendu un peu de légèreté. Il s'assit tranquillement sur son lit, rassembla ses idées et, soudain, tout naturellement, sa décision fut prise : il vivrait désormais à l'étage, dans son atelier. Voilà, ce serait ainsi et ce n'était finalement pas si difficile que ça de faire un tel choix.



Il se résolut à écrire à Clara sans tarder et se mit aussitôt à sa table pour rédiger la lettre.

Clara,

Tout est bien difficile, tu le vois. Je n'ai plus envie de descendre, ni de sortir. Je vais m'installer définitivement en haut. Ne te fais pas de souci pour moi. Pour manger ou pour ma toilette, et pour mes rares besoins domestiques, je descendrai quand la maison sera vide, quand tu seras en classe et Elisa au collège.



Quand vous rentrerez, j'aurai disparu à nouveau : je serai en haut. Je ne vous gênerai pas. Je t'aime, Clara. Et j'aime Elisa. Mais je ne peux plus sortir.

Je t'embrasse, Emilio.

PS : Peux-tu penser à arroser mes dernières plantations, et j'aimerais aussi que tu déplaces la jardinière contre le petit mur de la terrasse. Je crois que les fleurs y seront bien, et comme ça, je pourrai les voir de mon balcon.



Les semaines passèrent ; la vie s'était figée dans cet étrange arrangement. Emilio vivait à l'étage, et il n'en descendait que lorsqu'il était sûr que la maison était vide. Clara et leur fille vivaient en dessous. Au début, tout cela paraissait passablement artificiel. Et puis, chacun s'y était fait, s'en était accommodé, plutôt.

Emilio avait assez vite perdu l'usage naturel du temps, et il était obligé maintenant de faire des efforts pour savoir quelle heure, ou quel jour de la semaine on était. Il y avait bien les bruits familiers de la maison ou même les échos plus lointains de la ville pour lui rappeler le défilement du temps : le camion des éboueurs du mardi matin, très tôt ; les cloches de San Juan, le dimanche ; les récréations des enfants de l'école voisine, matin et soir, ... Tout cela cependant perdait en netteté, devenait vaguement confus.



Il avait construit un rythme à lui, fait de beaucoup de sommeil et d'un peu trop de vin. Malgré tout, il travaillait tous les jours. Insensiblement, en effet, Emilio s'était remis à dessiner. La peinture, ce n'était plus possible, il n'avait plus les couleurs ni les toiles. Il avait tout jeté dans le conteneur des poubelles, à l'entrée de la cour, le jour où il avait décidé de s'installer à l'étage. Il lui restait des crayons, des fusains et du papier. Il avait repris. Timidement d'abord, puis de plus en plus fréquemment, et finalement à raison de plusieurs séances par jour. Du coup, son stock de papier avait commencé sérieusement à s'épuiser. Alors, il prenait de vieux dessins dans ses cartons et utilisait les versos vierges : ainsi, ça pourrait durer un peu.



Bien sûr, il avait dû abandonner la pratique des portraits, et il s'était lancé dans les natures mortes. Autrefois, cet exercice l'avait toujours rebuté : il trouvait ça très « mort », comme nature, à la différence des portraits où il s'agissait de saisir du tout vivant ; et puis, la solitude aidant, il s'était mis à dessiner un bol avec un fruit, ou deux fruits, ça changeait tout, ça, un ou deux fruits dans le bol. Et trois, alors ? C'était une tout autre aventure, trois, grave et minuscule... qu'il menait avec application et sérieux. Il passait aussi de longs moments sur le balcon, après la sieste, à fumer et à regarder les fleurs : son regard toujours accroché à une sorte d'horizon par-delà les choses observées, comme s'il les traversait.



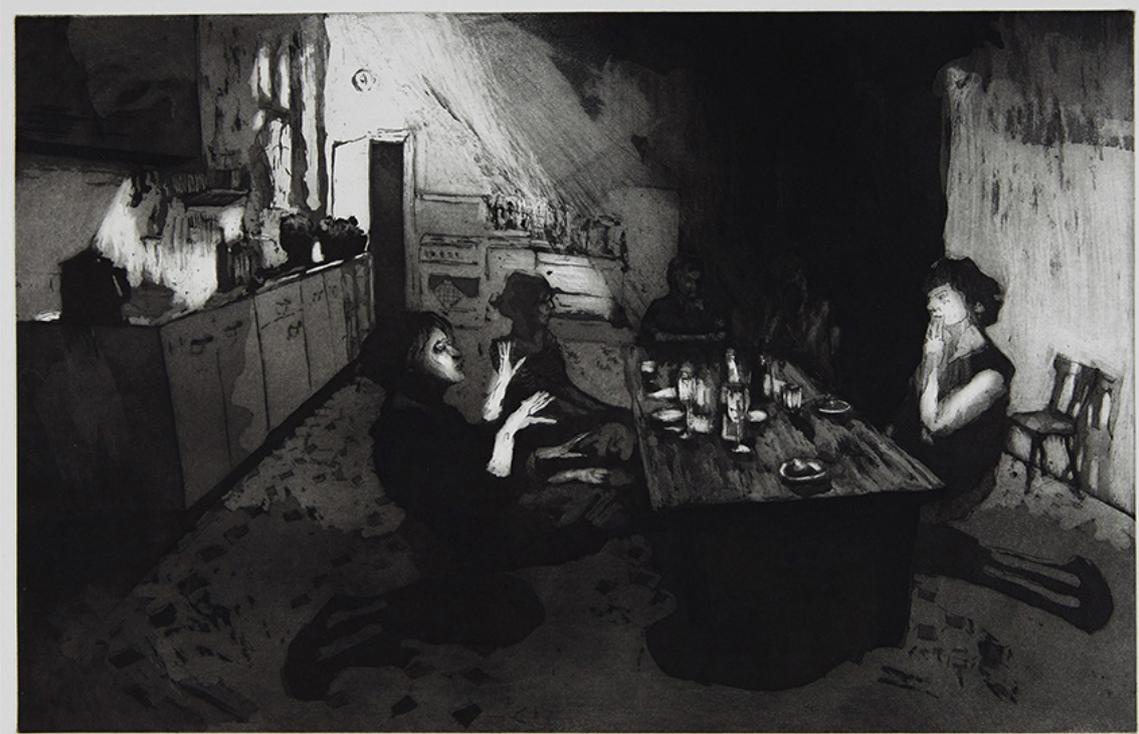
Un après-midi qu'il était au balcon à fumer, il entendit une étrange rumeur, lointaine, et bien réelle pourtant. Il devina peu à peu que c'était une foule qui marchait et devait hurler des slogans : une manifestation ?... Des gens s'étaient regroupés, nombreux, et criaient. Il n'en comprit pas plus et imagina qu'il s'agissait peut-être de l'usine de confection menacée de délocalisation et de fermeture. D'ailleurs le rez-de-chaussée de la maison s'emplissait de plus en plus souvent : toutes les copines de Clara et sûrement d'autres femmes maintenant. Elles venaient, déjeunaient ensemble, parlaient beaucoup. Bien qu'il ne comprît rien des propos échangés, il sentait que le ton n'était plus le même, que de la colère maintenant sortait des gorges.



Un jour, peut-être même était-ce le jour de la manifestation, il crut reconnaître, parmi toutes les voix des femmes qui mangeaient dans la cuisine, celle chaude et grave de Léna, la repasseuse, qui habitait juste en face. Il y a un temps, ils avaient eu une relation charnelle intense et fortement complice. Pour éviter les ennuis, ils avaient

inventé un code pour se fixer rendez-vous : elle nouait ensemble les deux rideaux de la fenêtre de sa cuisine qui donnait sur la rue, quand elle était libre et désireuse. Emilio le comprenait et traversait la rue, rapidement, la retrouvait. Ils faisaient l'amour, c'était toujours très fort, très court, presque animal. Il aimait sa peau, l'odeur de sa sueur, tout ce qu'il y avait d'humide en elle. Il ne s'attardait jamais. À peine buvaient-ils parfois un café après l'amour, fumaient une cigarette, et il était déjà reparti. Ça avait duré deux ou trois ans, et puis ils cessèrent et restèrent de bons voisins, avec cette histoire finie entre eux.

Il en était sûr, maintenant, c'était bien sa voix à elle. Il avait presque envie, du coup, de tendre un peu l'oreille et d'essayer de percevoir mieux ce qui se disait en bas, mais il n'en fit rien.



Au fil des jours, les conversations dans la cuisine devenaient de plus en plus vives. Les choses bougeaient : les premières lettres de licenciement étaient parties, reçues même. La première charrette. Il était grand temps de s'organiser, d'imaginer une riposte. Il y avait chez ces femmes bien plus de rage et de sentiment d'injustice que d'abattement. Que faire alors ? Une grève ? Une vraie ?

– Moi, je suis désolée, les filles, là j’peux pas. J’ai pas les moyens. Mon mari est malade et j’peux pas perdre une journée de salaire, je suis trop juste. Je dois déjà un max à l’épicier...

– Ouais, on comprend, bien sûr, bien sûr.

– On pourrait créer une caisse de solidarité, non ?

– On peut toujours faire une caisse, mais s’il n’y a rien dedans, à quoi ça va servir ?

– Non, dis pas ça, faut se serrer les coudes !

– Moi, j’ai une idée. On va appeler les journaux. Pour dire, pour raconter...

– Ils voudront jamais, ils te répondront même pas.

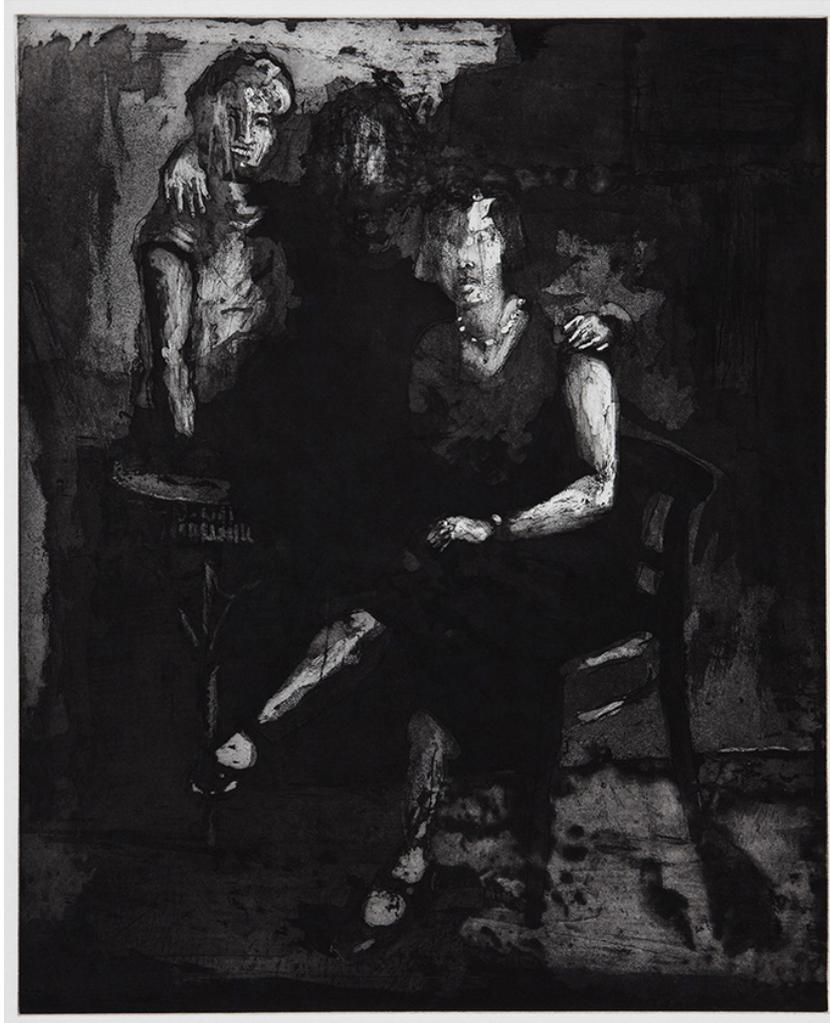
– Pas si sûr : on va les contacter pour expliquer qu’elle marche cette usine, qu’on est des bosseuses et qu’on a besoin de ce travail pour nourrir nos enfants.

– Et nos maris...

- Y’a pas de raison que ce soit toujours les patrons qui parlent dans les journaux, et que ce soit leur trombine qui s’étale à longueur de pages. Allez, on tente, on y va : on va faire une photo de nous, de notre petit groupe, et on va l’envoyer aux journaux en disant qu’on veut les rencontrer, leur parler de notre usine... Attention, pas de misère, hein ! Pas de tête penchée, de regards fuyants, de pieds en dedans. On se fait belles et on regarde droit dans l’objectif. On a notre fierté, non ? Allez, qui est partante ?
- Ouais, mais tout le monde va nous reconnaître, tout le monde saura que c’est nous.
- Ben justement, c’est ça qu’il faut, que tout le monde sache.
- Je vais encore prendre une raclée chez moi, si mon homme me voit dans le journal, à râler contre les patrons.

– C’est bon, ça ne fait rien, ne viens pas. Va pas prendre des coups pour ça. On parlera pour toi. Et la prochaine fois, qui sait, tu viendras peut-être...

Clara avait un petit appareil-photo qu’elle utilisait pour sa classe. Elle alla le chercher, et appela sa fille qui travaillait dans sa chambre.



– Elisa, viens nous tirer le portrait, tu veux bien ?

Elisa ne se fit pas prier.

– Voilà, tu vises et t'appuies là, c'est tout. Tu vas en faire deux ou trois, comme ça, on sera sûres d'en avoir une bonne. Tu nous préviens juste avant d'appuyer, pour qu'on...

– Pour qu'on sourie ? interrompit une des copines

– Pas forcément « sourire », non, mais qu'on prenne toutes un air déterminé. Pas agressif, non ; déterminé, c'est ça.

– Mais toi, maman, pourquoi tu veux être sur la photo ? T'es pas à l'usine, toi...

– Parce qu'on est toutes solidaires. Seule, on n'arrive à rien. C'est quand on est ensemble qu'on devient fortes.



Ce soir-là, Elisa dîna avec sa mère et une voisine qui avait perdu son mari et qui se sentait très seule. Elles parlèrent un moment toutes les trois, puis Elisa se retira dans sa chambre pour lire un moment avant de dormir.

– Te couche pas trop tard, Elisa.

– Mais non, maman...

– Tu as cours, demain.

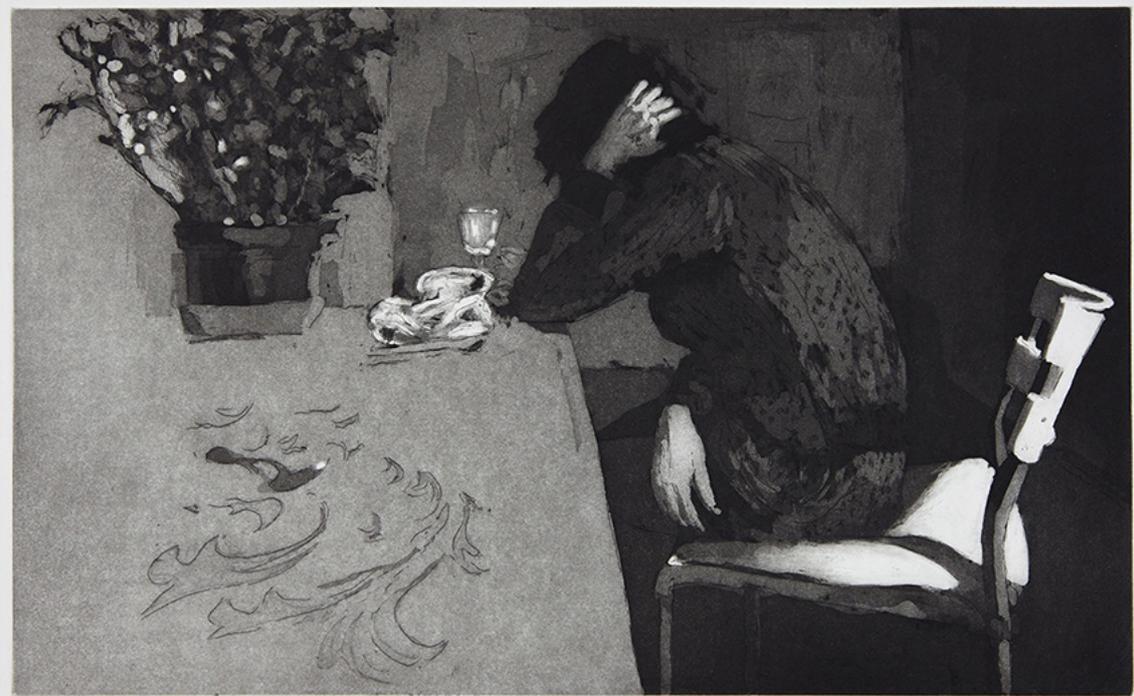
– Ouais, mais pas l'aprèm.

– C'est pas une raison.

– Je sais, maman...

Elisa s'enferma dans sa chambre, lut quelques pages et finit par s'endormir assez vite. Elle se réveilla au bout d'une heure ou deux, la maison était silencieuse.

Elle se leva pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine. La lumière était restée allumée. En passant, elle trouva sa mère assise à la table, la tête appuyée sur son coude, seule ; elle semblait dormir. La copine était partie.



Depuis combien de temps elle est comme ça, se demanda Elisa, et elle eut envie de la prendre par l'épaule et de l'aider à aller se coucher. Elle se ravisa pourtant, en pensant que sa mère ne serait pas heureuse qu'elle l'ait surprise ainsi, au milieu de la nuit, endormie sur la table. Elle ne fit pas de bruit et se retira dans sa chambre sur la pointe des pieds, après avoir bu un peu d'eau à l'évier. Elle mit longtemps à trouver le sommeil cette fois, se tournant et se retournant dans son lit, sans jamais trouver de position assez confortable et rassurante pour s'abandonner à la nuit.



Le lendemain, quand Elisa rentra du collège vers 13h15, sa mère avait fini de déjeuner. Elle avait laissé son couvert et de quoi manger sur la table, et il restait aussi un peu de la vaisselle sale de la veille dans un coin. C'était bientôt l'heure pour elle de partir à l'école, elle semblait pourtant moins pressée que d'habitude. Appuyée à la porte, Elisa la regarda un instant en repensant à la veille. Sa mère semblait perdue dans ses pensées.

– Dis, mam', ce soir, y'a du monde pour dîner ?

Vous faites une réunion ?

– Non, non, on sera seules toutes les deux. Lisa, pourquoi tu me demandes ça ?

– Oh, pour rien... Tu peux y aller, j'ai le temps, je débarrasserai la table.



Le soir, Elisa se décida à parler à sa mère :

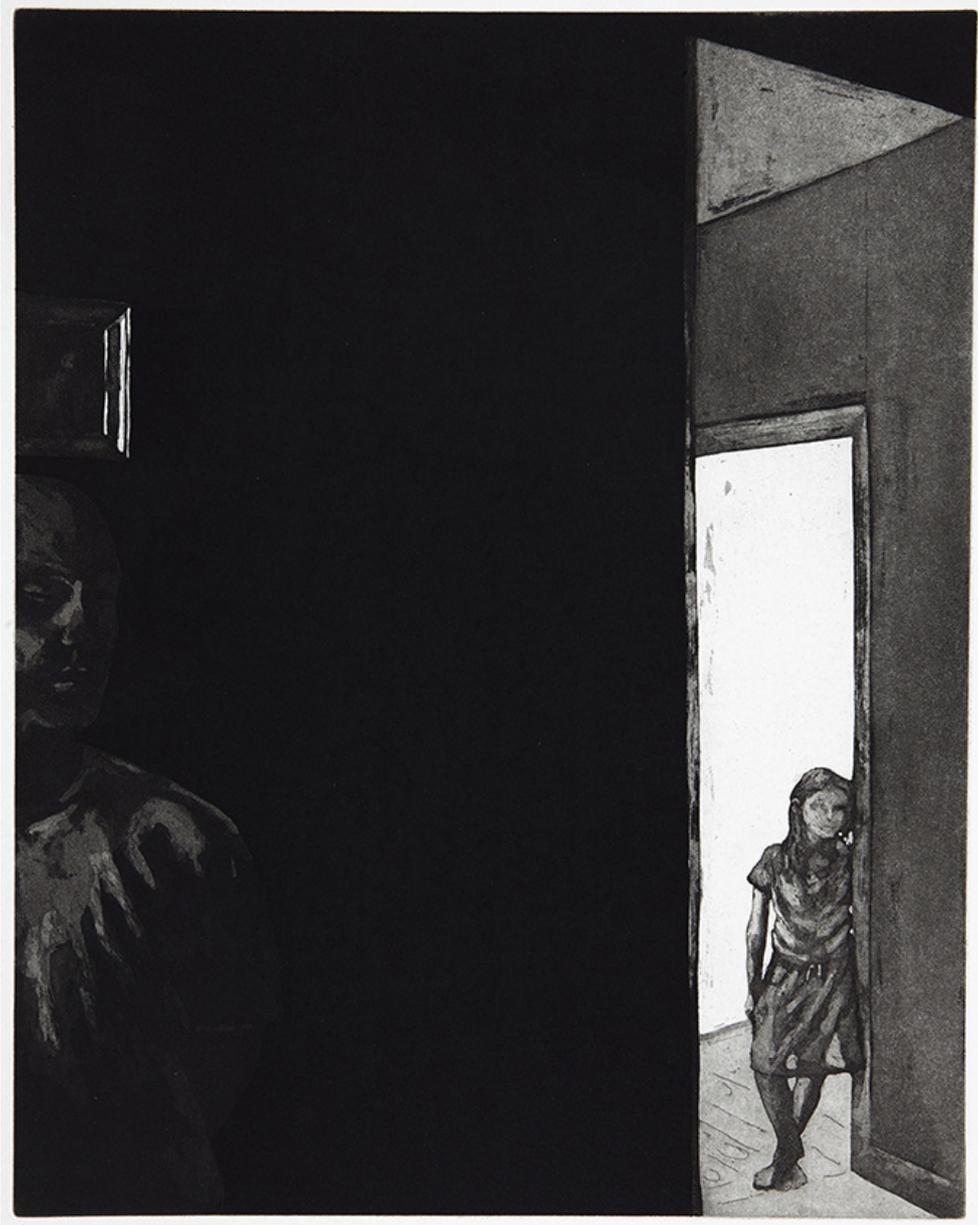
– Écoute maman, je comprends rien à ce qui se passe dans cette maison. Y'a du monde tout le temps, on se parle même plus toutes les deux, et papa qui est tout seul là-haut depuis des semaines, à manger que des oignons et du vieux pain. Tout ça, c'est la faute de quoi, c'est la faute de qui ? C'est moi ? J'ai fait des trucs qu'il fallait pas ?

– Mais non, ma puce, pas du tout, ça n'a rien à voir avec toi. Ce sont des affaires de grands tout ça. Te fais pas de soucis, ça va aller. Prends un bon livre et va te coucher. Je viendrai t'embrasser dans un petit moment.



« Des affaires de grands » ! Et v'là qu'ça recommence !

Maman n'a jamais voulu comprendre que je grandissais. Est-ce que c'est parce qu'elle travaille en maternelle et qu'elle est entourée de petits toute la sainte journée. Va savoir... Je me souviens quand j'étais toute gamine, elle n'avait pas voulu me croire quand je lui avais dit que je savais faire du vélo, que c'était les copains de l'impasse qui m'avaient montré, et que c'était pas dur du tout. Et puis ça aussi : peu de temps après l'entrée au collège, j'ai eu mes premières règles. Là encore, elle m'avait pas crue. Il avait fallu que je lui montre ma culotte. Bonjour la honte ! Et maintenant, elle remet ça avec ses histoires de grands...



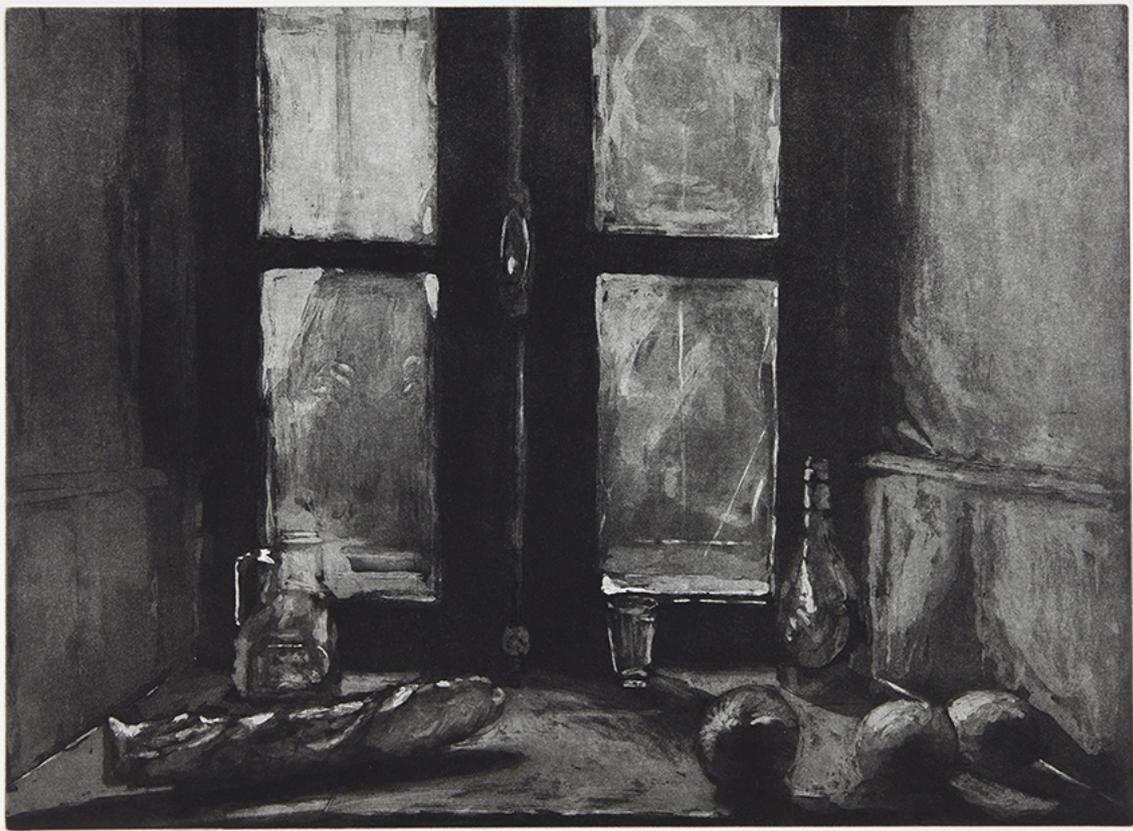
C'était décidé. Ça s'était décidé quasi tout seul. Ça lui était venu sans prévenir et c'était maintenant aussi solide dans sa tête que les sabots du grand-père accrochés dans l'entrée, à côté du porte-manteau.

Elle allait monter.

Elle allait braver les interdits, et monter voir son père. Et tant pis si ça allait faire mal. Elle, elle ne risquait rien ; son père n'avait jamais été violent avec elle, pas plus qu'avec quiconque d'ailleurs. Le risque, c'était plutôt que ça ne lui fasse pas plaisir à lui, vraiment pas plaisir. Mais c'était décidé. Il fallait juste maintenant attendre que sa mère ne soit pas là. Que la maison soit vide. Le matin des courses, par exemple... Samedi, c'est ça, samedi matin. Elle monterait samedi.

Quand le samedi fut arrivé et qu'elle vit partir sa mère au marché, Elisa ne perdit pas de temps. Elle savait que sa mère en aurait pour une heure, une heure et demie tout au plus si elle discutait en route.

Elle monta sans bruit, attendit un long moment sur le palier, sans plus oser faire un geste. Enfin, elle se risqua à appuyer sur la poignée et entrebâilla la porte. Ça avait un peu grincé, mais son père, qu'elle apercevait de trois-quarts, semblait n'avoir rien entendu.. Il fit trois pas vers sa table, s'assit et se mit à dessiner. Il lui tournait maintenant le dos, face à la fenêtre et paraissait complètement absorbé par son travail. Elisa quitta alors l'appui de la porte et s'approcha de son père très lentement... mais d'une seule traite, sans s'arrêter. Elle pouvait apercevoir, maintenant, ce qu'il dessinait. C'était ce qu'il avait devant lui : la fenêtre, la table, du pain, des oignons.



Elle posa avec une infinie légèreté sa main sur l'épaule de son père, elle l'effleura plutôt, à peine, le plus doucement possible, et comme il ne bougea pas, elle se pencha un peu vers lui et murmura :

– C'est moi, c'est Lisa.

Puis elle s'enhardit, se pencha encore et glissa quelques mots à l'oreille de son père. Ce ne fut pas long, une minute, deux, tout au plus...

Ce qu'Elisa dit à son père, à ce moment-là, personne n'en saura jamais rien. C'est leur secret. Quand elle eut fini, son père murmura sans se retourner, sans la regarder :

– Je vais descendre.

Elisa se sentit submergée d'émotion, de joie, de larmes, à n'en plus pouvoir. Elle lui dit juste, à mi-voix :

– Je suis contente.

Et ajouta presque aussitôt, histoire d'alléger la situation :

– Je vais descendre te préparer un vrai petit déj. Tout ce temps à manger du pain dur et des oignons, ça va !
Je vais filer faire trois courses chez le boulanger ; il me connaît, il me fera crédit.

Elle avait alors dévalé l'escalier, légère, rapide, joyeuse, ...

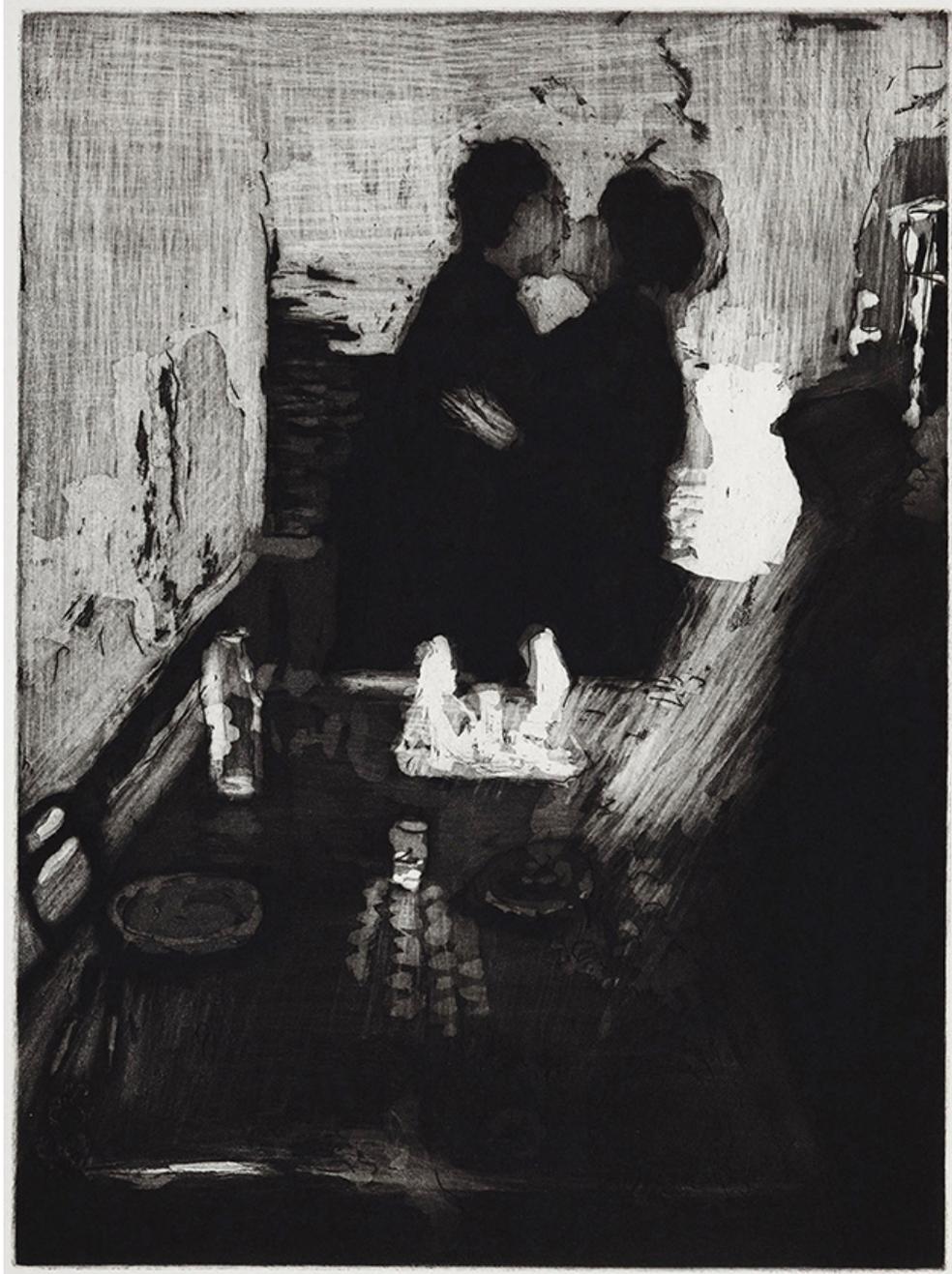
Emilio se leva, alla chercher la dernière chemise propre qu'il avait, changea aussi son pantalon pour un autre presque présentable. Il s'assit de longues minutes sur son lit et finit par descendre.



En bas, Elisa achevait de tout préparer : du pain, frais, du fromage, blanc, des fruits, du miel. Une omelette grésillait dans la poêle et le café commençait à passer.



C'était royal. Emilio goûtait à tout, en silence, passant du fromage au café, du miel à l'omelette et on eût pu croire qu'il revenait de captivité ou d'un long voyage en solitaire, ou d'un naufrage en haute mer, qui sait ?



Il n'avait pas fini de manger que Clara rentra du marché. En un instant, elle comprit tout. Elle s'approcha de son homme, il se leva ; elle colla son ventre au sien et ils s'embrassèrent longuement.

Ils ne se dirent rien.



Emilio annonça seulement :

– Je vais sortir acheter des couleurs et des pinceaux

Des toiles, aussi.

Clara lui dit à mi-voix :

– Pour les couleurs et les pinceaux, c'est pas la peine. J'ai tout récupéré dans les poubelles quand tu les avais jetés dans le conteneur. Il y a juste les toiles que j'ai pas pu avoir : ça, il faut que tu en rachètes, les rats les avaient mangées.

Emilio prit son bonnet et sortit. Dehors, la place était écrasée de soleil.

15 décembre 2019

Référence des œuvres

- p3. *Décision*, 2014, eau-forte - aquatinte, papier : 56x56 cm, plaque : 40x40 cm
- p5. *Ma propre chaise*, 2016, eau-forte - aquatinte, papier : 76x57 cm, plaque : 56,5x38 cm
- p7. *Au miroir*, 2017, eau-forte - aquatinte, papier : 60x50 cm, plaque : 40x40 cm
- p10. *Fluir*, 2018, Vernis mou - Aquatinte, papier : 50x65 cm, plaque : 30x40 cm
- p12. *Perro andaluz*, 2015, eau-forte - aquatinte (2 plaques), papier : 56x76 cm, plaque : 40x50 cm
- p16. *Sobremesa*, 2013, eau-forte - aquatinte, papier : 76x57 cm, plaque : 60x40 cm
- p18. *L'éplucheur*, 2015, eau-forte - aquatinte - vernis mou, papier : 56x76 cm, plaque : 35x50 cm
- p19. *Fontaine de jouvence*, 2018, Vernis mou - Aquatinte, papier : 76x57 cm, plaque : 49,5x34,5 cm
- p21. *La lettre*, 2017, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 36x50 cm
- p23 *Introspection*, 2015, eau-forte - aquatinte, papier : 28x38 cm, plaque : 17x20 cm
- p25. *Sur le bord*, 2015, eau-forte - aquatinte, papier : 56x56 cm, plaque : 40x40 cm
- p27. *Le lendemain*, 2018, Vernis mou - aquatinte, papier : 28x38 cm, plaque : 20x30 cm
- p29. *Pesanteur*, 2018, eau-forte - Aquatinte, papier : 29x20 cm, plaque : 17x13 cm
- p31. *L'annonciation*, 2014, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 40x50 cm
- p33. *Apesanteur*, 2018, Vernis mou - Aquatinte, papier : 29x20 cm, plaque : 17x13 cm
- p35. *La poire noire*, 2015, eau-forte - aquatinte, papier : 38x48 cm, plaque : 20x25 cm
- p37. *La chaise vide*, 2013, Technique : eau-forte - aquatinte, papier : 56x76 cm, plaque : 40x60 cm
- p39. *La repasseuse*, 2014, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 36x60 cm
- p41. *Émerveillement*, 2013, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 40x60 cm
- p45. *Prijateljice*, 2012, eau-forte - aquatinte, papier : 76x57 cm, plaque : 50x40 cm
- p47. *Menu enfant*, 2017, eau-forte - aquatinte, papier : 50x65 cm, plaque : 36x42 cm
- p49. *Nouvel an*, 2014, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 30x48 cm
- p51. *Blanc cassé*, 2017, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 40x60 cm
- p53. *Sobre la mesa*, 2015, eau-forte - aquatinte, papier : 57x76 cm, plaque : 40x60 cm
- p55. *Luz de infancia*, 2013, eau-forte - aquatinte, papier : 56x56 cm, plaque : 40x40 cm
- p57. *Sous le cadre*, 2015, eau-forte - aquatinte, papier : 76x57 cm, plaque : 60x40 cm
- p60. *Pan y cebolla*, 2015, eau-forte - aquatinte, papier : 56x76 cm, plaque : 37x50 cm
- p63. *Pied nu*, 2018, Vernis mou - aquatinte, papier : 60x57 cm, plaque : 40x40 cm
- p64. *Le goûter éternel*, 2017, Vernis mou - aquatinte, papier : 60x57 cm, plaque : 40x40 cm
- p65. *Célébration*, 2016, eau-forte - aquatinte, papier : 65x50 cm, plaque : 38x28 cm
- p67. *Otro paso*, 2012, eau-forte - aquatinte, papier : 76x112 cm, plaque : 60x80 cm